

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 4 avril.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Loi qui autorise le département de la Mayenne à contracter un emprunt et à s'imposer extraordinairement.

Chronique locale.

La prochaine session trimestrielle des conseils municipaux s'ouvrira dans les premiers jours de mai et ne pourra durer plus de dix jours.

A propos des malheurs arrivés aux abords du canal, nous avons fait remarquer la nécessité de placer un garde-fou dans la partie qui traverse la ville.

Voici un accident d'une nature moins grave, peut-être, mais qui cause un préjudice assez grand pour éveiller l'attention de l'autorité locale.

Jeudi, dans la matinée, un cheval qu'on venait de dételé recula jusqu'au bord du canal et malgré tous les efforts faits pour le retenir, il vint rouler sur le chemin de halage.

Il fut impossible de le faire relever : il avait les reins brisés.

Beaucoup de gens avaient perdu de vue Robinson et ses aventures *traisemblables*. On le croyait mort depuis très-longtemps ; c'était une erreur. Il y a des célébrités qui ne meurent jamais et la preuve c'est que l'illustre Robinson a consenti à faire une apparition à Roubaix le jour de la *Mi-Carême*. Il s'est donné en spectacle... au profit des pauvres. Tout le monde a pu le voir dans son île, en compagnie de son fidèle Vendredi.

Comment a-t-il pu transporter cette île toute entière ? (*bagage incommode*). C'est là une question qu'on pourrait résumer assez facilement, surtout quand on songe aux progrès de

la locomotion et aux nouveaux moyens de transport.

Emerveillé des miracles enfantés par l'industrie roubaisienne, Robinson a voulu rester parmi nous. Peut-être s'est-il proposé, à l'instar de Pierre-le-Grand, de travailler à la civilisation des habitants de l'île dont il est le Roi.

Au risque d'être indiscret, nous affirmons qu'il est employé dans un des grands établissements industriels de notre ville. Ainsi, le lendemain de la cavalcade, dès six heures du matin, il était à la besogne.

Cette conduite digne d'éloge n'a pas été respectée par la calomnie. Le bruit de la mort de ce grand philanthrope s'est rapidement propagé dans notre ville. On a osé affirmer (les méchants affirment toujours) que Robinson est mort pour avoir voulu goûter l'eau de feu (il s'agit probablement du genièvre de Wambrechies).

C'est là une épouvantable calomnie : l'histoire en main, nous prouverions très-facilement que cet homme célèbre a toujours été sobre et qu'il l'est encore.

Il était de notre devoir de démentir ce bruit. A tous ceux qui oseraient douter de cette existence précieuse, nous dirions, au besoin, que nous avons eu l'avantage de recevoir la visite de Robinson. Il est venu protester contre l'accusation qu'on fait peser sur lui.

Nous avons cru deviner, dans l'épanchement d'une conversation intime, qu'il éprouve déjà le regret d'être venu se froter au contact de la civilisation... et de la calomnie.

Les calomnieurs n'épargnent personne, même les célébrités ; notre héros vient d'en acquiescer la preuve.

Mardi matin, la femme R..., rue Princesse à Lille, recevait une lettre portant le timbre de Roubaix à l'adresse de son mari. Elle la décachette et trouve qu'elle renferme des termes qui compromettent son honneur et surtout celui de son époux. La lettre, signée du prénom d'une de-

moiselle, vient confirmer ses soupçons. Courra-t-elle sur-le-champ à l'atelier pour venger l'injure qui lui est faite ? Non, elle comprimerait sa colère et attendra le retour du coupable...

A une heure, R... rentre, comme de coutume, pour dîner, et, sans lui donner le temps d'ouvrir la porte, sa femme l'accable d'insultes ; les coups de poing, de pieds et de balai tombent sur le nez et les épaules du pauvre homme dont la stupeur paralyse tous les mouvements. Essaie-t-il de demander les motifs de cette correction inattendue ? on lui répond par un redoublement de coups.

En présence d'une pareille furie, R... est forcé de battre en retraite et d'attendre que l'orage soit apaisé pour revenir au logis. Il se rend à l'estaminet voisin, bien décidé à n'en sortir qu'après une démarche officieuse et des excuses de sa femme. Cela n'a pas tardé. A deux heures et demie, elle arrive tout en larmes, se jette en plein estaminet aux pieds de son mari, lui explique la cause de ce malentendu, et ajoute que la lettre qu'elle a reçue était adressée à un de ses homonymes qui habite la maison voisine, et dont la sœur demeure à Roubaix.

Le brave homme s'est fâché à son tour. Il a reproché à sa moitié les injustes violences auxquelles elle en était venue, et l'a engagée à l'avenir d'être moins emportée, etc., etc. La femme, sincèrement repentante, a fait les plus belles promesses à celui qu'elle avait si bien battu, et tous deux ont regagné au pas le domicile conjugal.

On comprend que les témoins de cette scène ont dû s'amuser beaucoup plus que ce pauvre R... qui en a été victime. Mais les rieurs n'ont pas toujours raison ; pareille histoire peut arriver à ceux qui ne prennent pas garde aux homonymes ou qui donnent une adresse insuffisante, ou qui enfin permettent à leurs femmes de décaçeter les lettres à l'adresse de leurs maris.

Depuis quelques jours on voit en ville de gentils ballons rouges gonflés de gaz. L'importation de ce nouveau jouet a été accueillie par la gent enfantine avec un enthousiasme que nous regretterions de troubler. Toutefois, sans prétendre que l'on doive proscrire un passe-temps qui paraît avoir tant de charmes pour cet intéressant petit monde, nous devons dire que ces ballons présentent un danger contre lequel il est utile de prémunir et les enfants et les grandes personnes.

Ces aérostats éclatent au moindre contact du feu, et ces explosions peuvent occasionner de graves accidents. Que les jeunes gens se précautionnent donc et qu'ils se gardent bien de se récréer avec les ballons dans les pièces où l'on fait du feu.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le *Nouveliste de Marseille* :

« Il y a peu de temps, un de ces aérostats ayant effleuré le cigare d'un fumeur, ce simple contact suffit pour déterminer une explosion qui blessa au visage la personne cause involontaire de cet accident.

« Dernièrement encore, un de ces globes au frêle tissu ayant été trop rapproché d'une cheminée, la chaleur le fit éclater avec un bruit formidable qui ébranla la maison ; mais heureusement, cette fois-ci, les habitants en furent quittes pour la peur. A ces faits arrivés dans notre ville, nous pouvons joindre le passage suivant d'une lettre écrite de Londres à l'un de nos compatriotes, et qui rapporte un accident du même genre :

« Il serait bon, dit-il, de faire connaître au public qu'on se trompe en supposant que les ballons rouges ne sont pas dangereux ; j'ai été témoin moi-même d'une explosion dont j'ai failli être victime. Un ballon appartenant à une de mes sœurs ayant été placé près du feu afin de le faire dilater, il s'ensuivit tout à coup une explosion et en un instant la chambre fut remplie d'une épaisse fumée. Du foyer se dégagèrent bientôt une masse de flammes qui s'engouffra

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 AVRIL 1857.

LES HONNEURS HÉRÉDITAIRES.

I

LA RENCONTRE.

Dans une petite ville voisine de la métropole britannique vivait, il y a quelque temps, une jeune demoiselle que nous appellerons Laura. Elle était fille unique et héritière d'un honnête procureur ; particulièrement adonnée aux romans et aux grandes passions. Un jour qu'elle se promenait pensive dans un bois, en observant comment les petits oiseaux se bécotaient, elle aperçut, appuyé contre un ormeau, un jeune homme revêtu d'un superbe costume qui semblait peut-être un peu trop large pour lui, et de ce teint particulier — demi-blanc, demi-jaune, que l'usage a consacré dans les romans. Ses longues boucles d'ébène flottaient sur son front, et les yeux attachés à la terre, il se parlait ainsi à lui-même :

— Singulière destinée ! effroyable pensée ! faut-il résister ? faut-il m'enfuir ? Non, cette conduite serait indigne du nom que je porte ! Depuis quatre cents ans mes ancêtres ont joui de leurs honneurs — sans une interruption dans leur lignée — serai-je le premier à renoncer à cette distinction héréditaire ? Loin de moi cette pensée !

Le jeune homme s'éloignait de l'arbre lorsqu'il aperçut Laura qui, fixant sur sa personne des yeux enchantés, croyait avoir devant elle un grand maréchal du palais, ou un grand-fauconnier pour le moins. Le jeune homme demeurait immobile, la jeune dame ne bougeait pas. Le jeune homme lança un coup d'œil, la jeune dame soupira.

— Céléste créature ! s'écria le jeune homme. Pleine de l'effroi qui convient à une héroïne de roman, Laura se rejeta en arrière et laissa échapper un petit cri.

— Eh quoi ! s'écria le jeune homme d'un air triste, et vous aussi, je vous fais peur ?

Laura fut attendrie presque jusqu'aux larmes. Le jeune homme lui prit la main.

J'abrège ces tendres détails.

Les jeunes gens s'éprirent l'un de l'autre à la première vue. — Curieux événement, qui nous est arrivé à tous dans notre temps, mais que nous ne voulons jamais croire être arrivé à d'autres.

L'attachement de miss Laura pour l'inconnu était on ne peut plus platonique. Elle avait trouvé l'idéal de toutes les héroïnes de roman. Un galant du comptoir n'aurait pu lui plaire, elle avait toujours rêvé au moins un fils de général. Quelle fut sa joie quand elle pu se dire :

— J'ai un amant qui a des ancêtres, et des ancêtres qui ont joui pendant quatre cents ans.

De quoi ? C'était là la question. Laura était curieuse — elle interrogea son inconnu sur son rang et sur son nom. L'inconnu changea de couleur ; — il se mordit les lèvres — et enfonça ses deux mains dans ses poches.

— Qui suis-je ? je ne puis vous le dire, s'écria-t-il enfin : non, charmante Laura, pardonnez-moi — un jour vous saurez tout.

— Serait-ce le fils aîné du roi ? se dit Laura en elle-même.

Après tout, le mystère lui parut charmant et elle présenta le jeune homme à son père.

— Ah ! dit l'inconnu, en secouant la main du procureur, votre famille et la mienne se sont toujours voulu beaucoup de bien.

— Comment, s'écria le procureur, nous serions de vieilles connaissances, monsieur ? Aurais-je l'honneur de connaître votre nom ?

L'amant parut confus ; il murmura quelques mots d'excuse. Pour le moment, des raisons majeures le forçaient de garder l'incognito. Notre inconnu avait le nez aquilin des races guerrières ; il avait l'air d'un homme qui avait pu en tuer un autre en duel.

— Ha ! ha ! dit le procureur en clignant des yeux, et baissant la voix, — je vous vois venir, mon cher monsieur, — vous avez tué votre homme. — Eh !

— Ha ! s'écria l'étranger. Et, se frappant la tête d'un air égaré, il se précipita hors de l'appartement.

II

LA CONVERSATION.

Tout était éclairci ; l'étranger était évidemment un homme hors la loi, mais un homme de courage ; peut-être un assassin, mais pour sûr un champion victorieux. Cette découverte redoubla l'intérêt que Laura lui portait. Rien n'enflamme la passion d'une jeune dame comme la supposition que son amant a commis quelque crime monstrueux. Son père commença à penser qu'il pourrait faire quelque chose de l'inconnu. Avant tout il résolut de découvrir s'il

était riche. Dans ce cas, il le marierait à sa fille ; s'il était pauvre, il le dénoncerait et gagnerait la prime mise sur sa tête. Un procureur a toujours deux cordes à son arc. Quand le nôtre revint le mystérieux prétendu, vous ne pouvez, dit-il, d'un petit ton rieur, vous cacher plus longtemps ; votre rang est assez visible.

— Bon Dieu ! — Ma fille dit qu'elle vous a entendu vous vanter de vos distinctions héréditaires. Il y a quatre cents ans que vous les perpétuez dans votre famille.

— Oui, en effet.

— Et les propriétés, la partie sonnante de l'affaire, répond sans doute...

— Vous l'avez dit.

— Et l'écusson de votre famille ? Or... azur..

écartelé ?

— Que parle-t-il d'écartelé ? se dit l'étranger en lui-même avec une émotion visible.

— Vous êtes donc pensionné du gouvernement ?

— Oui, en effet.

— Vous voilà bien, vous autres grandes familles, le trésor public est un puits d'or pour vous, et c'est à qui tirera la corde.

— La corde, monsieur ! s'écria l'étranger.

— Loin de moi la pensée de vous blesser, monsieur, croyez au contraire que j'approuve fort ce genre de vie, et je veux être pendu si...

— Pendu... vous... , bégaya l'étranger en joignant brusquement ses mains, quelle affreuse pensée !

III

UN ÉCLAIRCISSEMENT.

— Vous voulez donc réellement m'épouser,